

L'expérience avant tout

Apolline Caron Ottavi

Number 169, October–November 2014

Inventer le langage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72746ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron Ottavi, A. (2014). L'expérience avant tout. *24 images*, (169), 36–36.

L'expérience avant tout

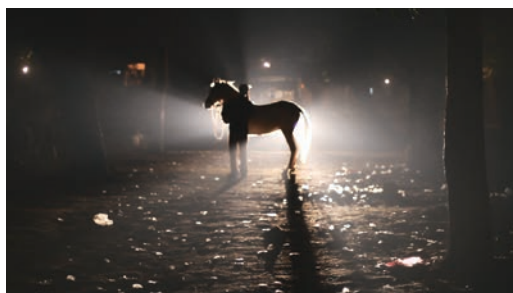
par Apolline Caron Ottavi

ON OBSERVE DEPUIS QUELQUE TEMPS UNE NOUVELLE TENDANCE DU CINÉMA DOCUMENTAIRE, QUI PREND de plus en plus de place : privilégier l'expérience du réel plutôt que son observation (à la façon du cinéma direct), sa représentation (à la façon de l'essai) ou encore son analyse (à la façon du documentaire plus informatif). On l'a vu récemment avec le Sensory Ethnography Lab, dont les films constituent chacun une expérience immersive, loin de tout discours intime ou général, en adoptant pourtant des démarches formelles très différentes. Sans qu'il y ait lieu de les comparer au travail de ce groupe, d'autres cinéastes poursuivent une démarche allant dans ce sens. Cette année, deux documentaires présentés prochainement à Montréal en donnent un exemple : *Kings of the Wind & Electric Queens* (au Festival du nouveau cinéma), et *Masse mystique* (aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal, en novembre).

Il ne s'agit pas bien sûr de comparer ici les propos des deux films, mais seulement de faire dialoguer leurs approches. En effet, le contexte est très différent. Le premier est une incursion dans une fête populaire en Inde, et les cinéastes munis de leurs caméras, Cédric Dupire et Gaspard Kuentz, se prêtent au jeu en acceptant d'entrer en transe avec ceux qu'ils filment, dans un lieu où tout semble possible. Le second, *Masse mystique*, est tourné sur plusieurs années par un collectif de cinéastes (Karim Haroun en tête) lors de la fête religieuse chiite libanaise commémorant le martyr de l'Imam Hussein. Là aussi, les cinéastes filment la transe, mais ici ils n'y participent pas. Du fait d'être encadré au début et à la fin par deux cartons, le film prend déjà une distance : l'événement religieux n'est pas anodin, et dès le titre, on sait que les cinéastes porteront un regard critique sur cette

« masse » qu'ils filment, même s'ils ne formulent pas verbalement leur point de vue, car les images et le montage parlent d'eux-mêmes. *Kings of the Wind* nous montre, certes lui aussi, un fourmillement humain, mais les individus l'emportent sur la masse. La bande-annonce joue d'ailleurs de cet aspect, en nous présentant comme des héros de fiction les personnages « types » que l'on rencontre dans le film : The Showman, The Stuntman, The Dancer, The Horse Breeder et The Exorcist sont énumérés au rythme de la musique et inscrits à l'écran en lettres de néon clignotantes – rappelant d'ailleurs le générique d'*Enter the Void* de Gaspar Noé.

Mais venons-en à ce qui rapproche les deux films : dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de rendre compte d'une expérience, et de laisser le film parler à travers ce que ressent le spectateur. Au cœur de l'événement, les cinéastes ont pour objectif de s'approcher au plus près d'un état, celui de la foule, celui de la transe, celui du mysticisme (bien que très différents dans un cas comme dans l'autre). C'est alors une certaine forme de spectaculaire qui prend le dessus



KINGS OF THE WIND & ELECTRIC QUEENS
et MASSE MYSTIQUE

sur le discours, mais dans le sens fort du terme : non pas le spectacle critiqué par Debord, ni le spectaculaire que l'on nous donne habituellement à voir dans les images, médiatiques surtout, qui banalisent le réel par leur répétition. Il s'agit ici d'une réhabilitation du cinéma comme spectacle non pas distractif mais impressionnant, laissant dans son sillage une trace durable. C'est ce qui donne à ces deux films leur puissance évocatrice, ce qui fait d'eux de pures expériences de cinéma. Pourquoi rappeler l'omniprésence de la mort dans la société indienne quand la vision nocturne d'un cheval digne de Goya l'évoque si bien ? Pourquoi énoncer les dangers de l'extrémisme religieux quand le spectateur, harassé par la longue litanie collective, est déjà abasourdi par cette expérience ? Non narratifs et résolument dénués de « discours », les deux films font preuve d'une maîtrise absolue dans la

construction cinématographique. Chacun nous emmène par un *crescendo* vers une sorte d'état second, tout en sachant ménager les ruptures nécessaires pour nous renvoyer soudain la réalité en plein visage. Dans *Masse mystique*, l'angoissante cérémonie des lacérations au rasoir s'achève sur le déroulage burlesque d'un tuyau d'arrosage dans une mare de sang. Dans *Kings of the Wind*, l'apparition fantomatique d'une femme qui vomit vient relativiser l'insouciance festive que l'on avait fini par accepter. La question de l'innocence est d'ailleurs posée dans les deux films, notamment par le regard des enfants au cœur de *Masse mystique* – ceux qui participent, ceux qui observent, ceux qui admirent, ceux qui s'ennuient. Dans *Kings of the Wind & Electric Queens*, c'est le spectateur qui est invité à retomber en enfance, et appréhender un monde à la fois merveilleux et terrifiant sans forcément bien le comprendre. Si ces films sont si marquants, c'est qu'ils prennent en considération la puissance d'un regard premier, hors langage, mélange de peur et de fascination, de curiosité et d'incompréhension. ■